

guerre, la diplomatie, mettre en vers les livres saints, escalader des sièges épiscopaux et des fauteuils d'Académie. Au XVIII^e siècle..... De nos jours, songez-vous, elle est encore ambitieuse, et ne célèbre pas de moindres triomphes. Ses mœurs sont éternelles.

Et c'est pourquoi sans doute Schaunard, Marcel, Colline et Rodolphe nous semblent si rapprochés de Ronchin, Farbus, Gollet et Mamèche. Clochette c'est Musette : mêmes amours candides, même fin : Musette épouse un maître de postes, après lui avoir demandé huit jours pour boire une dernière coupe de champagne, danser un dernier quadrille, et faire des adieux résignés à un amant. Clochette se marie; nul doute qu'elle n'ait préalablement témoigné à son époux la même franchise. — Les autres, les « rentiers » ces demi-déclassés, des ratés qu'un instinct de vagabondage arrache au confort de la vie régulière, Murger les a connus et nommés; ce sont les « bohèmes amateurs ». Et Murger a défini la langue de la bohème de son temps, de tous les temps :

« ... Un langage particulier, emprunté aux causeries de l'atelier, au jargon des coulisses et aux discussions des bureaux de rédaction. Tous les éclectismes de style se donnent rendez-vous dans cet idiôme inouï... argot intelligent, quoique inintelligible pour tous ceux qui n'en ont pas la clef, et dont l'audace dépasse celle des langues les plus libres. »

C'est bien cela, sauf que l'audace de d'Épervant, Ronchin, Gribouge..... est relativement modérée.

Et Murger n'a point vu que les côtés pittoresques de la « vie de bohème ».

« Pour arriver à leur but, qui est parfaitement déterminé, tous les chemins sont bons, et les bohèmes savent mettre à profit jusqu'aux accidents de la route. Pluie ou poussière, ombre ou soleil; rien n'arrête ces hardis aventuriers, dont les vices sont doublés d'une vertu..... Leur existence de chaque jour est une œuvre de génie, un problème quotidien.....

Ces gens-là se feraient prêter de l'argent par Harpagon.....

Les bohèmes savent tout et sont partout selon qu'ils ont des bottes vernies ou des bottes crevées.....

Ils ne sauraient faire dix pas sur le boulevard sans rencontrer un ami et trente pas n'importe où, sans rencontrer un créancier..... »

Murger n'était point incapable d'un réalisme assez vigoureux encore qu'intermittent.

*
* *

De nos jours, une peinture sincèrement réaliste eût été déplaisante : discréditer la bohème serait une œuvre impie et qui aliénerait à un auteur toute une partie conservatrice du public français et étranger.

Lavedan, moins que tout autre, pouvait commettre

ce sacrilège, lui dont le talent fut toujours si complaisant aux respects d'un certain idéalisme bourgeois. Mais sa complaisance, il l'exagère, il la proclame, il s'en fait gloire, et c'est ici que nous protesterions, s'il ne nous plaisait mieux d'opposer au Lavedan qui résume dans *Le bon temps* sa conception de la vie et son expérience de l'art littéraire, un Lavedan idéal, que certains imaginatifs entrevirent et croient peut-être encore apercevoir. Ce Lavedan idéal, peintre de mœurs élégantes et mauvaises (était-il donc si difficile de distinguer?), historiographe des lieux où l'on s'amuse, psychologue peu profond, mais assez franc, passa pour un satiriste..... Celui qu'il nous est donné de connaître nous conte des récits « parisiens », d'un parisianisme appuyé, d'une moralité conventionnelle incontestable et déconcertante. Nous regrettons l'autre.

JEAN NOINTEL.



AU THÉÂTRE DE CHAMPLIEU

Par l'une des plus lumineuses journées du dernier messidor, s'acheminait vers les futaies centenaires de Champlieu, dans la forêt de Compiègne, une foule clair-vêtue et amusée. La petite route, qui, venant de la gare voisine, traverse de coquets villages blancs et verts, et court à travers un plateau pavoisé de blés d'or, était toute bruyante des trépidations de rouges automobiles, des sonnailles de calèches de style, de carrioles campagnardes, et de pimpants chars-à-bancs, parés de délicieuses excursionnistes. Les sentiers qui dévalent, sous bois, des villages et châteaux environnants, et que hantent seuls, à l'accoutumée, les chevreuils et les cerfs, étaient animés par le défilé de charrettes légères, de rapides bicyclistes, et de bavards marcheurs. Par les fossés, au milieu des moissons, étincelaient les casques aux flottantes crinières de nos prestes dragons : c'était une véritable mobilisation; mais une mobilisation spontanée, joyeuse, en vue d'un plaisir d'art : entendre de beaux vers, d'après l'antique, dits par les meilleurs comédiens de France, dans un admirable site!

C'était un peu une gageure, cependant, que de jouer dans ces conjonctures le *Cyclope* d'Euripide. A ces représentations de plein air, devant l'impressionnante simplicité d'un paysage, conviennent en effet les pièces d'une structure très une, et surtout les tragédies qui mettent en œuvre les passions élémentaires, permanentes et irrésistibles comme les forces naturelles. Entre le cadre et l'œuvre, l'harmonie est alors aussi parfaite qu'entre le féerique décor, le rythme musical et la poésie d'un drame wagnérien, et une émotion finale se dégage d'une extraordinaire intensité.

Or, le *Cyclope* n'est point une tragédie, où s'accuse un caractère dans sa successive et fatale logique. Ce n'est pas davantage une comédie, si l'on entend par là l'unique et adroite mise en jeu d'une figure, d'une intrigue ou de

mœurs plaisantes. C'est, on ne l'ignore point, une pièce d'un genre hybride, qui se rattache aux premiers essais du théâtre grec, où les chœurs de satyres célébraient la gloire de Bacchus ; elle expose une anecdote légendaire, qui heurte le bouffon et le pathétique : elle était fort propre à égayer un auditoire initié... mais un auditoire moderne ?

Heureusement, le *Cyclope* avait été adapté, avec une fine ingéniosité, par Alfred Poizat. Cet écrivain, dont on sait la curiosité subtile pour les hautes âmes d'autrefois, comme pour les sentiments rares et précieux de notre époque, est le plus pénétrant, en même temps que le plus averti, des érudits littéraires. Non content de posséder, sur un âge lointain, ce qu'il est donné aux intrépides chercheurs d'en savoir, il se pique d'en reconstituer, par de ténues inductions, la sensibilité. On se souvient des piquantes interprétations qu'il donna ici-même des *Figures de la Renaissance*. Il a écrit, d'après Euripide, une *Electre*, d'une admirable vérité, qui souleva naguère, au théâtre d'Orange, un violent enthousiasme. Il était donc fort apte à comprendre le *Cyclope*, à en tirer tout le parti possible.

Dé fait, en marquant leurs traits les plus expressifs, en transposant en un langage énergique ou familier leurs formules périmées, il a rendu la vie, sans les défigurer, aux personnages de la légende antique. Son Silène est le plus divertissant des « vieux fous » qui ait jamais existé. Ulysse intéresse, en habile discoureur, dont l'éloquence égale la rouerie. Le Cyclope, c'est, personnifiées, toute la brutalité et la stupidité antiques et modernes.

Est-il besoin de dire que les desseins du Poète furent merveilleusement servis par les plus désirables interprètes ? Coquelin cadet prêta à Silène un masque, une allure, une verve joviale du plus réjouissant comique. Albert Lambert fils fut, avec la noblesse et la ligne, le héros fameux chanté par Homère. Et l'ampleur de sa plastique, la puissance de son jeu firent de Silvain un terrible et grotesque Polyphème.

Bien secondés, ils jouèrent avec un parfait entrain et avec cette nuance d'ironie, qu'appelle inévitablement chez nous toute exhibition mythologique. Ainsi, sous la défroque fabuleuse, le *Cyclope* apparut ce qu'il était déjà, ce semble, dans la pensée d'Euripide, une grosse bouffonnerie.

Mais l'attrait essentiel de cette adaptation, c'est, je pense, la beauté toute parnassienne des vers. Alfred Poizat a une langue poétique vive et légère, qu'il manie avec une experte dextérité, qu'il sait rendre ingénue ou magnifique à souhait, mais qui toujours demeure d'une limpidité et d'une harmonie infiniment savoureuses. Dits d'après la manière un peu solennelle, mais d'une pureté et d'une sonorités impeccables, des grands acteurs de la Comédie-Française, sous un beau ciel, de tels alexandrins, par leur plénitude musicale, donnaient la plus parfaite impression d'art.

Ce fut donc un succès, un succès franc et décisif. Il marque une heureuse étape, dans l'enviable carrière littéraire d'Alfred Poizat. Esprit aussi délié qu'orné, causeur d'une séduisante fantaisie, cet écrivain se complaisait aux psychologies quintessenciées et aux élégances d'une forme recherchée ; ses romans, d'une originalité délicate, étaient un peu ésotériques. Le voici qui,

par le théâtre, atteint à la grande renommée : c'est justice. Et nul n'y applaudit plus que la *Revue Bleue*, qui accueillit ses premières comme sa dernière œuvre.

Il convient de ne point oublier qu'à Champlieu, la représentation du *Cyclope* fut suivie de celle du beau poème tragique de Jean Moréas, *Iphigénie*. Cette œuvre fut jouée déjà à Orange et le sera bientôt, sans doute, à la Comédie-Française : ce sera le moment d'en présenter l'élogieuse critique.

Il est devenu presque banal, mais il est nécessaire cependant, de signaler l'air de vraies fêtes que prennent ces représentations estivales, au grand air.

Au théâtre de Champlieu se coudoyaient toutes les aristocraties, toutes les élégances, et la bonne foule rurale endimanchée. Ces auditeurs si divers communiaient dans le même noble plaisir. Un soleil vraiment hellénique (car les ruines romaines où eut lieu le spectacle sont contre la forêt, mais hors d'elle), hâlait et cuisait les visages. Cependant pas une de ces Parisiennes si frêles et si attentives à la fraîcheur de leur teint ne détournait son attention de la scène !

Les dragons, les gardes forestiers, chargés du service d'ordre, les petits détaillants, accourus pour offrir des rafraîchissements, maints paysans ne purent ou ne surent entrer au théâtre : tout ce menu peuple s'amusa fort à regarder les arrivants, les opulentes ou excentriques toilettes, le profil accentué des artistes et la pompe des personnages officiels. Et quand la représentation commença les eût privés de ces figurants, ils organisèrent en pleine forêt des bals champêtres : au son d'orchestres primitifs, ils tournoyèrent avec la plus franche gaîté.

Il n'y a plus guère de région en France, où de semblables représentations tragiques n'aient soulevé des adhésions et des acclamations unanimes. Déjà même, ce théâtre de plein air a donné l'essor à un art dramatique nouveau, qui, s'inspirant de la tragédie antique, tend à un réalisme tout moderne, et qui est plein de promesses.

Le charme incomparable de ces fêtes, c'est qu'elles ont lieu dans un cadre d'antique ou d'agreste beauté : théâtre d'Orange, montagnes, vallées, forêts. L'arène de Champlieu est un peu trop à découvert, mais elle est traversée par le soufle parfumé, qui, à travers monts et vaux, vient du large, et toute emplie de lumière. Et elle est près des sites les plus magnifiques de l'Île-de-France. Là commencent en effet les anciennes futaies, imposantes et ténébreuses comme un bois sacré, de la forêt de Compiègne ; sous cette splendide parure d'arbres centenaires, le sol se convulse, se déchire en gorges sauvages, se soulève en monticules à pic, les fameux *Grands Monts*, d'où la vue s'étend, jusqu'aux confins de l'horizon, sur l'éclatant épanouissement et les immenses ondulations de l'architecturale forêt.

Après avoir applaudi aux beaux vers d'Euripide et des Poètes, ses adaptateurs, beaucoup d'auditeurs, le 8 juillet, allèrent contempler ces splendeurs sylvestres, et, plus loin encore, la fière et féodale silhouette du château-fort de Pierrefonds, romantiquement éclairée par la lune, au fond d'un ravissant étang.

JACQUES LUX.